



la métamorphose

par

leelax

1. Etre la solution, pas le problème
2. une mutation inattendue
3. Les élucubrations d'un fou



Etre la solution, pas le problème

Quand j'étais petite, ma maman me répétait souvent que les monstres n'existaient pas. Mais il y en a...

Mes parents se sont rencontrés sur les bancs de l'université d'Harvard. Mon père, Charles Quinzel, était un brillant étudiant en médecine qui se destinait à la carrière militaire comme son père et son grand-père avant lui. Ma mère, Eleonore Peters, étudiait la psychologie. Ils étaient faits pour être ensemble. Lui avec sa haute silhouette athlétique et bronzée, un sourire brillant de santé, des yeux bleus turquoise, elle petite, fragile avec de beaux cheveux blonds et des yeux noirs rieurs et espiègles. Le parfait couple d'étudiants modèle. Ils se sont mariés après l'obtention de leur diplôme et ont commencé une vie rythmée par les mutations et les affectations de mon père sur les différentes bases de l'armée américaine. Hawaï, San Diego, Northfolk, mon père servait son pays en tant qu'officier de marine. Selon les dires des soldats, le Lieutenant Quinzel, médecin militaire en charge des officines de l'armée était très apprécié. Quand je suis arrivée, ma mère a abandonné son travail de psychologue pour se consacrer à mon éducation. Je suis née à Quantico dans l'Etat de Virginie. Mon père décida de m'appeler Harleen Elisabeth Quinzel, du nom de mon arrière-grand-mère paternel, ce à quoi ma mère n'eût rien à redire. Mon père décidait de tout, tout le temps, elle, elle ne pouvait que s'effacer, abonder dans son sens ; c'était la seule option qui lui appartenait. Elle l'avait toujours suivi aveuglément, persuadée qu'il prenait toujours les bonnes décisions. Quand mon père lui avait parlé de Quantico, elle n'avait même pas réfléchi, elle l'avait suivi, comme toujours. Mes parents s'étaient installés dans la petite ville entourée d'une base de la Marine, l'an précédent. La parfaite famille américaine, dans la plus pure tradition luthérienne.

Si mon père fut déçu de ne pas avoir de fils, il se consola bien vite en s'apercevant très tôt de mon ' potentiel '. Ma mère avait remarqué que j'étais plus vive, plus réactive que les autres enfants en bas-âge. Bien avant les autres, je savais me tenir droite, marcher, parler, élaborer des jeux plus complexes, faire preuve d'une imagination plus riche. J'étais plus curieuse, plus attentive, plus observatrice que les autres enfants. Je n'avais pas cette manie exaspérante, selon mon père, de crier ou de sauter partout à tout instant. Non la petite Harleen était sage comme une image, extrêmement sérieuse et facile à vivre. Une adulte en miniature en somme. Il m'apprit tout avant l'âge. J'écrivais, comptais calculais, lisais, bien avant les autres enfants de la base. Ma mère aménagea un petit bureau dans la maison, juste à côté de celui de mon père. J'y restais enfermé du matin au soir, à apprendre les leçons qu'ils avaient élaborées pour moi, résolvant les problèmes de plus en plus complexes et les énigmes. Je ne me rebellais jamais, pourquoi donc ? Quand mon père rentrait le soir, ma mère s'asseyait à côté de lui dans le petit salon, et moi face à eux je leur récitais mes leçons, ravie de voir la fierté briller dans les yeux bleus aciers de mon père. Il était si difficile d'arracher un sourire à ce visage froid et distant. Mes parents désapprouvaient le modèle traditionnel portée aux nues par la plupart des thérapeutes, pour eux, l'affection n'était pas un dû, si je voulais recevoir des marques d'affection, je devais les mériter. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été materné par mes parents, ces manies qu'avaient les autres enfants de réclamer ou d'exiger la tendresse de leurs parents me révoltaient d'une certaine manière. Si j'avais osé me comporter de cette manière avec mon père, il m'aurait certainement punie, ou pire, il se serait mis en colère...

Les colères de mon père pouvaient être terribles et dévastatrices. Il ne criait jamais, non bien sûr les voisins pourraient entendre, mais sa rage n'en était pas moins palpable. Une rage froide, sourde, qui pouvait s'abattre sur vous avec une précision chirurgicale et la violence de la foudre. Il pouvait vous pétrifier par son seul regard, se délectant de la terreur muette qu'il venait de déclencher. Il pouvait alors vous broyer entre ses doigts fins et délicats, des mains de médecins à n'en pas douter, et une fois la crise passée, vous n'étiez que porcelaine brisée.

Je déclençais une fois son ire. Je devais avoir sept ou huit ans. Un jour, la ville accueillit un cirque itinérant, ce qui constituait un véritable évènement pour les familles, car à Quantico l'animation était plutôt rare. Curieuse, je tentais de persuader mon père d'y aller, mais je fis face à un refus catégorique. Ces distractions étaient malsaines, une petite fille aussi intelligente devait comprendre toute l'inutilité d'un tel spectacle. Ma mère, voyant le désir farouche qui m'animait, plaïda ma cause avec douceur auprès de mon père. Après maintes négociations et maintes promesses, elle finit par lui arracher une autorisation réticente. C'est surexcitée que je me précipitais dans la voiture sous le regard amusé de ma mère.

Ce que je vis une fois là-bas m'émerveilla. La musique, les rires, les costumes, les acrobates, tout était si beau, si coloré. Je n'avais jamais assisté à un tel spectacle auparavant. Les artistes évoluaient avec tant de grâce, les numéros étaient si splendides que j'en avais le tournis.

Lorsque deux clowns entrèrent en scène, je fus d'abord effrayée par leur maquillage outrancier en particulier, ces sourires factices tracés de part et d'autres de leurs visages, rampant jusque sur leurs joues. Leur pâleur blafarde, où la lumière miroitait me mit mal-à-l'aise, elle donnait l'impression que leurs visages dégouлинаient de leur cheveux verts et rouges, et semblait accentuer l'aspect carnassier de ces sourires figés. Je me tassais sur moi-même au moment où l'un d'eux me sourit, et je me tournais vers ma mère qui les regardait fascinée :



' - Maman est-ce que ce sont des montres ? '

Elle leva un sourcil étonné puis parti dans un doux rire cristallin face à ma mine inquiète :

' - Des montres ? Mais non pas du tout, ils sont très gentils au contraire ! '

Comme pour prouver ses dires, l'un des clowns se précipita sur un tricycle et fit un tour de piste, tâche assez ardu quand on faisait une pointure taille cinquante, à la poursuite de bulles multicolores venues de nulle part, tandis que l'autre clown, celui avec les cheveux verts, peinait à gonfler des ballons pour en faire des girafes, des chiens et même un chat qu'il laissait ensuite s'envoler dans le chapiteau vers les enfants.

' - Tu vois, reprit ma mère en se penchant vers moi, les clowns ne sont pas méchants, ils passent leur temps à faire des blagues. '

Les clowns déclenchaient l'hilarité partout aux quatre coins du chapiteau, s'empêtrant dans leurs chaussures trop grandes, se saluant avec des poignées de mains électriques. Tout cela était fascinant. Rassurée par les propos de ma mère, je commençais à me détendre et à profiter du spectacle. C'est alors que surgit devant moi un jeune garçon aux cheveux noirs très ébouriffés. Il était plus âgé que moi et incroyablement habile. Il se figea devant moi dans l'ombre et après un temps de surprise je le détaillais, quand la lumière des projecteurs me le permit. Le costume du garçon était différent de celui des deux autres clowns au centre de la piste. Des carreaux noirs et rouges étaient brodés sur le justaucorps, tandis que sur son col blanc aux pointes dentelés pendaient des grelots. A ses mains et ses chevilles, des monceaux de tissus d'un blanc éclatant, étaient plissés à l'extrémité des manches et tombaient gracieusement sur ses mains fines. Il portait des chausses, l'une rouge, l'autre noir, avec lesquelles il glissait plus qu'il ne marchait, se faufilant en silence à travers le public. Son visage était incroyable. Il avait la même pâleur que celui des deux clowns, mais semblait pourtant briller d'un éclat particulier. Encerclant ses yeux sombres, un masque d'un noir d'encre encerclait ses yeux et gommait ses sourcils. Sur sa bouche peinte en noire, deux longs traits fins dessinaient le même sourire que celui de ses comparses. Mais le sien était différent. Plus rusé, plus beau à regarder. Il pencha légèrement la tête en me regardant fixement, et sur ses cheveux en bataille, je vis le gracieux bonnet dodeliner légèrement. C'était un bonnet composé de deux longues manches, qui lui descendaient jusqu'au milieu des cuisses, l'une rouge l'autre noir, et aux extrémités desquelles avaient été également fixés deux grelots qui tintinnabulaient joyeusement à chacun de ses mouvements.

Il se détourna soudainement après m'avoir étudiée, et enchaîna les acrobaties pour aller retrouver ses deux camarades. Fascinée je le regardais exécuter ses mouvements avec une agilité peu commune. Les clowns tentaient de l'attraper mais ses cabrioles et ses pirouettes étaient si rapides qu'ils échouaient toujours. Lui s'amusait de la maladresse de ses deux balourds, et continuait à les houspiller, volant le chapeau de l'un, baissant le pantalon de l'autre. Je ris aux éclats et demandai à ma mère qui était ce clown particulier :

' - Ce n'est pas un clown ordinaire Harleen, murmura-t-elle amusée, c'est le plaisant Arlequin. '

Ma mine perplexe la fit sourire et elle me serra davantage contre elle avant de me raconter sur le ton de la confidence :

' -on raconte qu'un jour, le Diable s'ennuyait tellement qu'il quitta les Enfers pour errer sur la terre. Les Enfers étaient alors déserts, il y avait bien peu d'âmes damnées et personne n'avait rien à faire. Quand l'un des Anges dit au Diable qu'il était devenu inutile et incapable de terrifier qui que ce soit, celui-ci se vexa. Ils firent alors tous deux un pari. Avant que sept jours ne soit révolus, il devait réussir à terroriser sept âmes humaines, sans quoi il ne pourrait retourner en enfer. Le pari fut tenu et le Diable parti. Il cherchait des âmes crédules et faibles qu'il pourrait terrifier à sa guise, mais les hommes, que l'Ange avait prévenu, le fuirent et se calfeutrèrent dans leurs maisons. Le Diable était furieux, il ne savait pas comment gagner son pari, il continua à errer parmi les hommes, jusqu'à ce qu'un beau jour il tomba sur un cirque itinérant. Il se faufila à l'intérieur et tenta de terroriser la foule, mais personne ne lui accorda la moindre attention, trop occupée à contempler le spectacle. Furieux et vexé, le Diable parti dans la coulisse, c'est là, en voyant les clowns se maquiller qu'il eût une idée. Le Diable prit l'apparence d'un magnifique garçon et se grima de telle sorte que personne ne le reconnut. Il devint Arlequin et entra sur la piste, où il ridiculisa les clowns. Sentant que toute l'attention était sur lui, il voulut terrifier la foule en lui montrant son vrai visage, mais les rires et les hurras le retinrent. Il décida plus tôt d'aller trouver l'Ange qui l'attendait non loin de là. Celui-ci ne le reconnut pas et fut enchanté d'être ainsi invité par Arlequin au cirque. L'Ange arriva sur la piste et fut charmé par les talents d'acrobates du jeune garçon. Il était si gracieux, si agile et si beau, que l'Ange oublia tout. Mais quand les pirouettes et les cabrioles s'arrêtèrent, les rires de la foule le ramenèrent brutalement à la réalité. Arlequin lui avait volé son auréole, sa toge et ses ailes et il était à présent nu devant la foule qui riait de lui. Arlequin montra alors finalement son vrai visage et tous ceux qui furent présents éprouvèrent la peur de leur vie. On ne se moque pas impunément du Diable '

Je reportais mon attention sur le garçon, il s'était immobilisé au centre de la piste et regardait les clowns avec mépris. Le Diable vraiment ? Le garçon tourna alors lentement la tête vers moi. En pleine lumière son visage semblait terrifiant, sa bouche barrée d'un pli cruel ses yeux noirs perçant me tétanisèrent. Il resta de longues secondes ainsi, puis soudain, il pencha légèrement la tête de côté et son visage se fit beaucoup plus doux avant de se fendre d'un sourire charmeur et rusé. Oui, il y avait peut-être quelque chose de diabolique chez lui.



Nous rentrâmes à la maison bien plus tard, la voiture à peine garée je me précipitais dans la maison où mon père nous attendait. Je lui racontais tout, les acrobates, les rires, la musique et surtout Arlequin, le divin Arlequin qui était si beau, si agile...je voulais être comme lui, faire ce qu'il faisait, être ce qu'il était. Je lui parlais de mes rêves, de toute cette magie à laquelle je voulais appartenir et je me mis même à danser devant lui, espérant qu'il trouva cela charmant. Ma mère venait juste de refermer la porte quand elle vit mon père m'asséner une gifle monumentale.

' - Tu feras ce que je te dirais, dit-il d'une voix calme parfaitement maîtrisée, il n'y aura pas de monstres, de clowns ni de bohémiens dans ma maison. Les Quinzel sont une famille respectable, il est hors de question que ma fille unique joue les acrobates avec des bons-à-rien. Tu feras ce que je te dirais de faire, répéta-t-il d'une voix dure avant de se tourner vers ma mère, tant qu'à toi, je te faisais confiance et c'est comme ça que tu me remercies ? Après tout ce que j'ai fait pour notre famille ? A partir de maintenant c'est moi qui m'occuperais d'Harleen. '

Sa voix était si dure, si cassante que ma mère ne dit pas un mot et se recroquevilla dans un coin. C'est à partir de ce jour-là que ma vie à changer. Mon père se montra plus exigeant que jamais avec moi. Dans les jours qui suivirent, il prit le temps de déconstruire un par un tous les rêves que cette soirée avaient fait naître en moi. Il décortiqua mes chimères avec une précision mortelle, semant le doute dans mes ambitions, blâmant la vanité et la futilité d'un tel projet. Avec les capacités qui étaient les miennes, je devais avoir honte d'ambitionner si peu. Seules les pauvres filles ont ce genre de rêves, et il n'y avait de pauvre fille chez les Quinzel. Je serais ce qu'il voudrait que je sois, point final.

On me scolarisa dans l'école de Quantico, mais il s'avéra bien vite que ma progression serait problématique. A sept ans, j'avais le niveau d'un enfant de douze. Là où mes camarades découvraient la construction de la phrase, j'élaborais déjà des textes construits. On essaya plusieurs autres classes, mais dans chacune d'elles je ne trouvais pas ma place. Je m'ennuyais. Les enseignants, aussi compétents fussent-ils, n'avaient rien à m'apprendre que je ne savais déjà. Durant les deux années suivantes, mes parents me changèrent deux fois d'école, avec le même résultat. A la maison, j'étudiais le programme du lycée sans éprouver de difficultés, là-bas je m'ennuyais ferme. De plus, mes relations avec mes camarades s'envenimaient assez rapidement. J'avais déjà sauté deux classes, et le fait d'être encore la plus brillante au milieu d'enfants plus âgés était un véritable fardeau. Seule, malheureuse, je devenais inévitablement la cible des autres et leur souffre-douleur. Peu de temps après, le psychologue scolaire appela mes parents pour un entretien durant lequel il s'émerveilla de la croissance de mon intelligence :

' - Mr et Mrs Quinzel vous ne vous rendez pas compte, les enfants grandissent par pallier progressivement, mais il semble que l'intelligence de votre fille se développe à une vitesse déconcertante. Les tests de QI effectués en début d'année ne sont plus valables, les capacités d'Harleen se sont démultipliées entre temps. C'est tout bonnement incroyable ! Comme si son intelligence se développait à vitesse accélérée. Il existe une école à Denver, pour les enfants comme Harleen, je sais, dit-il d'un ton rassurant face à la mine horrifiée de ma mère, je sais c'est assez loin, mais elle sera dans une école sur-mesure pour elle, en l'état actuelle des choses, il fit une pause le temps pour mes parents de digérer la nouvelle avant de reprendre, écoutez le système conventionnel ne convient pas à Harleen, elle ne se sent pas à sa place, elle a déjà sauté deux classes, mais nous savons qu'en réalité elle a plusieurs années d'avance. Si nous la laissons dans le système actuel, elle risque de décrocher, en dépit de ses incroyables capacités, et même de sombrer dans l'échec scolaire, faute de stimulations adaptées. '

Cette nouvelle fut très difficile à accepter pour ma mère. Elle refusait catégoriquement de voir sa fille de neuf ans quitter le foyer si tôt. Mais une fois de plus, ce fut mon père qui décida, un mois après l'entretien avec le psychologue scolaire et une fois mon dossier d'admission complet, je fis mes valises et parti en internat à Denver. Depuis l'épisode du cirque, mon père ne me voyait plus de la même façon. Il était plus distant, plus froid, cette idée de scolarité à Denver le réjouit, non pas pour moi, mais pour lui. Ma mère ne fut sollicitée à aucun moment, mais c'est en larmes qu'elle me dit au revoir à l'aéroport. Une scène qui allait se reproduire, durant les dix années suivantes.

Elle m'écrivait et m'appelait régulièrement, de temps à autre elle et mon père venaient me voir, et je retournais à la maison pour les vacances. Au fil du temps nous avions élaboré une relation distanciée, courtoise certes, mais sans fondements solides. Mon père souhaita que je fasse médecine, une vieille tradition familiale, ma mère voulait elle que je sois heureuse, mais n'osait jamais l'affirmer trop fort. De peur de contrarier mon père, sans doute.

A quatorze ans, j'entamais un cursus universitaire adaptée à Denver, la moitié du temps à l'école, l'autre à l'université. C'est à peu près à cette époque que mon goût pour aider les autres émergea. Ecouter, trouver des solutions, rassurer, soutenir, me semblait plus gratifiant que de gagner beaucoup d'argent. Le contact humain était différent, la vision du patient était différente. Je repensais au psychologue scolaire de Quantico, à la manière dont il s'impliquait auprès de chaque enfant, de chaque parent, ne baissant jamais les bras, se démenant toujours pour trouver la solution la plus adaptée possible. Cette idée trouva un écho en moi. J'avais toujours grandi seule : fille unique, ayant pour ainsi dire aucun ami, je voulais savoir quelle sensation procurait le fait d'être utile à quelqu'un. Je voulais aider les gens, pas opérant ou en posant des points de sutures, mais en les accompagnants dans leur résolutions. J'étais faite pour ça. Il me fallut tout mon courage pour oser soumettre l'idée de la psychiatrie à mon père qui s'en étonna. Pourquoi une telle spécialité quand je pouvais être neurochirurgien ? Pourquoi ? Parce que je voulais être la solution, pas le problème.



une mutation inattendue

Dix années s'étaient écoulées depuis que Charles Quinzel avait envoyé sa fille étudier à l'autre bout du pays. Harleen avait réussi contre toute attente à imposer son choix professionnel à l'officier de marine et était devenue la plus jeune étudiante à décrocher un doctorat en psychiatrie. A vingt-deux ans, elle était membre de l'équipe du Professeur Pierce aux urgences psychiatriques du Winston General de Denver. Sa vie était parfaitement réglée et minutée, elle évoluait selon un rythme précis, loin des chimères exubérantes de son enfance. Tous les matins au réveil, elle s'astreignait au même rituel. Elle vérifiait tout, en permanence, jusqu'au moment du départ pour l'hôpital. Elle fermait chaque porte de son appartement puis se lavait les mains. Elle vérifiait sa tenue, dont la seule touche de couleur consistait en un ruban rouge qui retenait les longs cheveux d'un blond presque blanc. Une fois satisfaite, elle détournait rapidement son regard de son unique miroir puis le recouvrait. Harleen ne se regardait jamais que contrainte dans un miroir. Elle haïssait son reflet. Depuis quand ? Elle n'aurait su le dire avec précision. La seule chose qui occupait son esprit quand elle devait contempler son reflet, était que sa tenue soit correcte. Par correcte comprenez banale comme ce matin-là : un pull à col roulé beige, enserrant sa gorge fine à la peau laiteuse et moulant un buste maigre. Un pantalon noir suffisamment ample pour dissimuler ses jambes fines. Une paire de lunettes larges et carrées qu'elle chaussait son sur nez, en espérant que cela la vieillisse un peu face à des patients qui s'estomaquaient toujours d'avoir une adolescente albinos aux yeux noirs, en face d'eux alors qu'ils attendaient un thérapeute ' un vrai ' comme le lui avait dit un jour l'un d'eux.

Harleen avait horreur de se faire remarquer, le problème quand les autres s'apercevaient de votre existence, c'est qu'ils ne manquaient jamais une occasion de la décortiquer pour lui donner un sens. En tant que psychiatre elle savait de quoi elle parlait. Son métier consistait précisément à analyser tous les détails qui pouvaient trahir un patient. Voilà pourquoi elle passait autant de temps, et consacrait autant de soins à se faire oublier. Mais chaque jour était une source d'angoisse pour elle. C'est pour cela qu'elle s'adonnait à tous ses rituels. Tous les matins, dès le réveil, elle décapait et récurait son appartement à grand renfort d'eau bouillante et prenait ensuite une douche brûlante où elle se frottait la peau avec du crin, la seule chose sur Terre à apaiser ses crises de panique. Elle adorait la sensation de la brûlure sur sa peau, au moment où lui dégringolait dessus, la vapeur dense lui comprimant la poitrine lui donnait des vertiges mais la réconfortait d'une certaine manière. En se frottant énergiquement le corps avec ce gant abrasif, elle sentait toutes ses peurs de détacher de sa personne. Néanmoins, depuis quelque temps, elle devait se montrer plus raisonnable. Le personnel de l'hôpital s'était étonné un jour de voir sa peau rougit et gonflée. Harleen s'en était sortie par une pirouette, honteuse et paniquée à l'idée qu'ils puissent la percer à jour. Le soir même, elle avait revu l'intégralité de son emploi du temps pour établir de nouveaux rituels.

Harleen ne s'intéressait pas aux garçons. D'une part parce que les Quinzel étaient de farouches chrétiens pratiquants et que son père aurait sans doute été capable du pire si elle s'était adonnée au flirt ; d'autres part parce que la vision qu'elle avait de la sexualité et des relations amoureuses se basait sur ce dont elle avait été témoin à la fac, au milieu des étudiants bien plus âgés qu'elle, qui n'avaient pas comme souci premier d'épargner la jeune fille. Il lui était tout bonnement impossible de s'imaginer en couple, d'envisager un homme de cette manière-là. Elle avait choisi de s'immerger dans la connaissance. Elle avait conscience que tous ses rituels palliaient un manque, un vide qu'elle n'arrivait pourtant pas à s'expliquer. Ce besoin de tout contrôler, de nettoyer, de ranger, de classer ne s'étaient pas développer par hasard. Mais aussi brillante fût-elle, Harleen n'arrivait pas à s'aider elle-même, c'est sans doute pour cela qu'elle préféra aider les autres. Elle gardait pourtant une distance avec les autres, les observant vivre de loin, comme on regarde un film au cinéma. Mieux que personne elle savait décortiquer, analyser une manie ou une attitude anodine et était capable de l'interpréter. Son talent d'observatrice hors pair, ses excellentes notes et son quotient intellectuel largement supérieur au commun des mortels, avait attiré l'attention du Doyen de la Faculté qui l'avait orientée vers le professeur Marshall Pierce. Celui-ci fût ravi d'accueillir le plus jeune psychiatre de tout l'Etat du Colorado dans son service et prit immédiatement Harleen sous son aile. Cet homme d'une cinquantaine d'années avec des cheveux blancs coupés court, une légère tendance à l'embonpoint et de grands yeux bleus pétillants lui avait appris tout ce qu'il savait. Il lui confia la charge des jeunes enfants et des adolescents auprès desquels la jeune femme s'investissait totalement.

La jeune fille travaillait avec lui depuis une année déjà, et en dépit de ses éternelles angoisses qui la taraudait depuis l'adolescence, elle avait réussi à s'épanouir dans son travail. Tous ceux qui la côtoyaient, s'ils regrettaient sa timidité, lui prédisaient un grand avenir. Bien sûr Harleen était ' distante ', mais après tout elle était jeune, cela lui passerait avec l'âge, quand elle aurait davantage d'expérience. De l'expérience ! C'était si vague et si lointain ' l'expérience ' ! C'était surtout difficile à cumuler dans un hôpital général, pour avoir de l'expérience il fallait intégrer une année d'internat dans une structure spécialisée. Elle avait adressé un nombre incalculable de courriers, à tous les hôpitaux du pays, mais partout on lui répondait la même chose : pas de place, pas assez expérimentée, trop jeune, voire BEAUCOUP trop jeune. Harleen voulait croire à l'avenir radieux qu'on lui prédisait, mais elle ne l'imaginait pas à Denver. Au fond d'elle,



elle espérait quelque de plus...sensationnel, plus exaltant. Le problème était que cet avenir semblait s'éloigner d'elle au fil du temps.

Tandis qu'elle ressassait encore ses angoisses sur la direction à donner à sa carrière, le téléphone sonna. La surprise la fit sursauter et elle regarda rapidement l'horloge fixée au mur de sa cuisine. Six heures, ça ne pouvait être que l'hôpital à une heure aussi matinale :

- ' - Allô ? dit-elle en s'éclaircissant la voix
- Harleen ? Elle reconnut la voix du Professeur Pierce dont l'enthousiasme l'intrigua, Harleen je suis désolé de vous appeler si tôt, j'espère que je ne vous dérange pas ?
- Non, pas du tout, s'empressa-t-elle de le rassurer, quelque chose ne va pas ?
- Oh non, non rassurez-vous ! C'est juste que...sa voix marqua un temps d'hésitation, ma chère je ne pouvais plus attendre, je sais qu'il est très tôt mais j'ai une grande nouvelle pour vous !
- Vraiment ? répondit Harleen à la fois surprise et curieuse.
- Oui ! Je viens de recevoir un appel du Docteur Bartholomew de Gotham, je lui avais parlé de vous il y a quelques temps déjà et de votre envie d'évoluer dans une structure spécialisée et il se trouve qu'il recherche un thérapeute en pédopsychiatrie.
- Oh ! Souffla Harleen en maîtrisant son amertume naissante, j'imagine qu'il s'agit du Gotham General, ou du Mercy ?
- Non Harleen vous n'y êtes pas du tout, s'esclaffa le professeur réjoui, Hector Bartholomew est le directeur général d'Arkham !

Sous le coup de la surprise la jeune femme ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Arkham ? Elle ne leur avait même pas envoyé de candidature, il était de notoriété publique que le centre psychiatrique le plus célèbre du monde, n'engageait que des médecins renommés. Estomaquée par la nouvelle, Harleen resta muette tandis que son interlocuteur amusé continuait sa diatribe passionnée :

- ' - Je lui ai parlé de vos recherches et des protocoles de soins auxquels vous avez participé. J'ai pris la liberté de lui faire parvenir il y a quelques jours votre candidature ainsi que les deux articles que vous aviez rédigés dans la presse spécialisée sur la nécessité d'intégrer la représentation de l'enfance dans l'axe d'analyse. Je l'ai eu au téléphone ce matin, il m'a confirmé son intention de vous offrir un poste très rapidement
- Vous êtes sérieux ? Articula Harleen d'une voix éberluée.
- Absolument oui...Harleen n'était-ce pas ce que vous vouliez ? Pour la première fois depuis le début de leur conversation, la voix du professeur était teintée de doute, je pensais...enfin je croyais que c'était votre désir le plus cher...alors je me suis permis...si j'ai mal agit je m'en excuse mais je voulais vous aider...
- Non ! Non ! Ce n'est pas, je veux dire...je vous suis très reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi, mais je croyais qu'Arkham...enfin il est de notoriété publique qu'ils ne recrutent que des pointures.
- Vous les avez impressionnés ma chère ! s'exclama le professeur Pierce d'une voix plus légère, votre analyse de la schizophrénie, votre sérieux et surtout le fait que vous soyez si jeune et déjà si compétente a incité le conseil d'administration de l'hôpital à réviser ses positions. Le plus jeune psychiatre du pays, ils vous veulent dans leur équipe, avec l'avenir qui sera le vôtre à n'en pas douter, Arkham souhaite miser sur votre avenir et peser dans votre renommée future.
- En échange de celle que je lui apporterai ?
- Oui évidemment, rien n'est gratuit en ce monde Harleen, reprit-il d'un ton docte, mais au final vous êtes gagnante.

Elle aurait dû se réjouir bien sûr. Et quelque part elle était heureuse. Mais curieusement, ce n'est pas la satisfaction qui submergea Harleen. Elle sentit la bile lui brûler la gorge à mesure que les paroles de son mentor faisaient sens pour elle. Et si elle échouait ? Et si elle ne comblait pas les attentes du Docteur Bartholomew, le coeur battant elle lança d'une traite :

- ' - Mais Professeur...je n'ai pas l'envergure du Docteur Thompson ni la vôtre et je n'ai pas la renommée du Professeur Crane, il faut que je fasse mes preuves d'abord ! S'exclama-t-elle paniquée.
- Vous les obtiendrez tôt ou tard Harleen, mais si vous allez à Arkham, cela viendra bien plus tôt que vous ne le pensez. Quelques mois là-bas et votre vie ne sera plus la même. C'est un formidable coup de pouce pour votre carrière, une opportunité à saisir. Pensez-y Harleen, si vous intégrez un internat là-bas, plus rien ne vous arrêtera. Vous pourriez avoir une très grande carrière et qui sait ? Un jour vous auriez votre propre établissement !
- Mais...'

Que pouvait-elle répondre à cela ? La répartie mourut avant même d'avoir franchi ses lèvres, tandis que les paroles du professeur Pierce s'immisçaient dans son esprit. Elle pourrait devenir une sommité dans son domaine, un expert reconnu, pourtant quelque chose la retenait :



' - Mais professeur, je n'ai qu'un an de pratique...et si mes méthodes ne fonctionnaient pas ?

- Harleen, commença le vieil homme d'une voix sérieuse où l'affirmation ne tolérait aucune contradiction, vous êtes brillante et plus avisée que la plupart des psychiatres qui ont une vie entière de mauvais traitements à leurs actifs. Je n'aurai pas appuyé la candidature d'une personne en qui je n'aurai pas eu une totale confiance. S'il y a bien une personne qui peut faire évoluer les choses à Arkham, c'est vous !'

Longtemps après avoir raccroché, Harleen avait encore du mal à réaliser ce qu'elle avait entendu. Le professeur Pierce lui avait appris que sa mutation serait effective à la fin du mois. Tout semblait donc réglé, elle allait travailler à Arkham. ' Arkham ' souffla-t-elle ahurie, l'asile le plus célèbre du monde était une référence en psychiatrie. Un lieu secret où tous les étudiants de première année rêvent de pénétrer et où tous les plus grands psychiatres avaient un jour opéré. Et elle, elle allait y travailler. A l'origine un vieux dispensaire aménagé dans un manoir de l'époque victorienne, Arkham s'était étoffé au fil des années jusqu'à devenir le plus édifice psychiatrique de toute la côte Est des Etats-Unis. Mais Arkham était aussi une prison.

Dans les méandres du gigantesque bâtiment, se cachait une section réservée aux plus grands criminels parmi les plus dangereux du pays, ceux dont mêmes les malfrats avaient une peur bleue. ' Quelques mois là-bas et votre vie ne sera plus la même ' avait dit le professeur. Avait-il raison ? Harleen Quinzel ne le savait pas, mais elle se dit qu'elle avait la vie devant elle et qu'après tout à vingt-deux ans à peine, il fallait parfois, même si elle était secrètement terrifiée par le changement, oser prendre des risques pour aller de l'avant.



Les élucubrations d'un fou

' - Espèce de sale taré ! '

Le coup de matraque assené avec violence lui fit voir trente-six chandelles. Il s'effondra lourdement sur le sol de la cellule aux pieds du colossale gardien qui le toisait d'un regard meurtrier.

' - T'es fier de toi j'imagine ? Pourriture ! Meyer était un homme bien et toi avec tes saloperies de monstre de foire tu l'as tué ! '

Le coup de pied lui bloqua la respiration et vibra douloureusement contre ses côtes. Malgré son crâne cabossé et sa lèvre fendue, il ne pût se contenir plus longtemps et un éclat de rire aigu, insidieux éclata dans la pièce. Bolton, le gardien de l'Aile Nord d'Arkham, rugit de colère et l'interpréta comme une invitation. Dès lors les coups se mirent à pleuvoir sur sa tête.

Ainsi donc ce bon vieux Charlie avait passé l'arme à gauche ? Ce n'était guère surprenant après tout...un homme qui avait si peu d'humour ! Quand Bolton eût fini de se défouler sur lui, après de longues minutes, il quitta la pièce bouillonnant encore de rage et le menaçant de mort. Une journée habituelle en somme.

Ce n'était pas tant la violence usuelle de Lyle Bolton qui chiffonnait J, Non ! Ca il y s'était habitué depuis longtemps, ce qui le turlupinait c'était de savoir en quoi lui, qui était enfermé ' h vingt-quatre ' dans une cellule capitonnée avait à voir avec le geste du médecin. Il était singulièrement difficile de tuer quelqu'un quand on était saucissonner à l'intérieure d'une camisole. En particulier d'une camisole attachée par Bolton.

Il eût une vision de lui-même essayant de s'extirper de son ' costume de vacances ' et ne pût s'empêcher de rire derechef. Un Joker sait reconnaître une bonne blague. Indubitablement. Et voir Lyle Bolton débouler dans sa cellule en l'accusant de meurtre en était une sacrément bonne. Pauvre petit Charlie ! Il l'avait pourtant été terriblement amusant au début ! Il voulait savoir, il voulait...comprendre. C'était le cinquième psychiatre à se pencher sur son cas. Le cinquième qui arrivait à une conclusion différente de ses prédécesseurs : les pulsions morbides du Joker s'expliquait par sadisme né dans ses troubles du comportement liés à l'enfance et développé à la suite d'abus sexuels. Bigre ! Le diagnostic l'avait fait pleurer de rire pendant trois jours. Quel comique ce Charlie ! Mais à force de se ' pencher ' sur le cas de J, il avait sans doute fini par se laisser entraîner par son poids. La gravité avait fait le reste. Alors J avait fait pencher le bon docteur vers l'incertitude totale, voilà tout. C'est le problème avec les gens qui veulent toujours tout comprendre...il y a fatalement un moment où ils ne comprennent que ce qu'ils veulent.

Les médecins étaient follement divertissants. La plupart du temps J riait tout le temps pendant les séances. Certes le Joker avait une fois tué l'un de ses thérapeutes à la fin d'une séance, mais il n'avait aucun humour ! J n'y pouvait rien après tout. Lui, les trouvait fascinants avec tous leurs petits tests. En fonction des réponses, ils détectaient de nouveaux maux. Et chez les bons docteurs, chaque symptôme a une couleur : bleu pour le sommeil, rose pour le tonus, blanc pour l'agressivité, vert pour les angoisses (quelles angoisses ? J n'avait pas peur, il était incapable de se projeter aussi loin dans l'avenir. Pour avoir peur il faut planifier et catégoriser : mettre d'un côté ce qui nous rassure et de l'autre le reste, c'était foutrement compliqué... J ne vivait que dans l'instant, s'il s'abaissait à faire une chose pareille, il ne serait plus lui-même) mais le mélange des couleurs l'indisposait. La pâte boueuse de toutes ses pilules dans son estomac contrariait sa définition de l'esthétisme. Alors J avait décrété que non merci ça ira comme ça, la vie en chimie technicolor ne l'intéressait pas !

Il était toujours étendu sur le sol, coincé dans sa camisole quand son hilarité se calma, sans qu'il se rappela ce qu'il l'avait déclenché. Il tenta de se relever mais la douleur le fit grimacer. Mauvaise idée, contemplons le plafond en attendant que ça passe... J sentit un liquide chaud couler lentement le long de sa tempe et glisser dans son cou. Hum ! Est-il bien recommandable de taper sur la tête d'un fou pour le soigner ? La question méritait d'être posée.

Cinq ans ! Cinq ans que Baty-Mad-Bad l'avait fait boucler ici ! Et c'est qu'il avait laissé des consignes le bougre ! Il n'avait le droit de parler qu'à ses psychiatres auxquels ils n'avaient rien de particulier à dire et qui étaient incroyablement mal élevés avec leurs questions insistantes. Le reste du temps, il restait bouclé dans sa cellule. Quand Bolton n'était pas posté devant la porte. J était isolé des autres pensionnaires de l'asile, cloué au sous-sol de l'aile la plus ancienne et la plus délabrée d'Arkham. Il n'aimait pas être enfermé dans le noir, il était gentil maintenant, pourquoi on ne le laissait pas aller faire un petit tour dehors ? Il commençait vraiment à s'ennuyer ferme. Surtout que Bolton n'était pas vraiment du genre causant.

Il était son gardien personnel, chargé par Elliott et Bartholomew, les patrons de ce grand cirque, de le rendre inoffensif au cas où J perdrait les pédales et tenterait d'égorger un autre docteur compréhensif. En fait le gardien avait réinterprété les consignes des médecins et du juge Vaughan, de manière somme toute, très personnelle. J était devenu son putting-ball, mais ce n'était pas bien grave dans la mesure où il avait une bonne résistance à la douleur, merci Baty.



Non le gros problème relationnel entre les deux hommes venait surtout du fait que Bolton n'avait absolument aucun sens de l'humour, ce qui avait tendance à rendre le clown morose. Une petite blague ? Il ramassait une beigne. Un jeu de mots ? Boum ! Une autre beigne. Bolton était désespérément insensible au comique de situation. Non vraiment, plus il y réfléchissait et plus J s'inquiétait de la santé mentale de ce bon vieux Lyle. Un homme qui n'a pas d'humour a forcément un problème.

Indubitablement.